

C'est une noyade : ce moment où tout suffoque en nous, où le noir envahit et le bien-être aussi, où notre corps voudrait engloutir tout le paysage, pour se sauver. Ce moment, aussi, où compte chaque grain dans la pierre, le plus infime éclat dans l'eau, le moindre frisson du vent, parce que peut-être c'est le dernier. Les tableaux noirs d'Anne-Laure Sacriste n'offrent pas des paysages, mais des noyades : ils ne laissent place à aucune respiration, ils absorbent la matière comme un trou. Noir.

Les lacs et étangs qui hantent tant d'entre eux semblent investis d'une eau à la profondeur insondable. Les rencontrer, y plonger, c'est vivre forcément une expérience intense. De celle qu'offrent ces tableaux abstraits qui semblent résumer tout l'univers, qui accrochent le temps sous le coup du pinceau. Comme eux, et pourtant encore figurative, la peinture de cette jeune artiste paraît vouloir explorer le sujet jusqu'à l'épuisement. Intensément mate, elle avale toute lumière, tout objet, et ce n'est que dans notre esprit que l'une et l'autre peuvent resurgir : devenus image mentale. Composée comme un requiem panoramique dont elle aurait la gravité mais pas le morbide, elle nous dit que dans l'instant on a touché sans doute quelque chose d'éternel : une plénitude.

Au cinéma, elle emprunte ce désir « d'avancer dans l'image, de la transcender, la dépasser ; aller au-delà du réel dans ce qui n'est pas perceptible au départ ». C'est pourquoi ses coups de pinceaux semblent des toiles d'araignées imprégnées d'encre de chine: diaphanes, ils ne laissent au monde qu'une infra-présence. La réalité comme une poussière. Elle s'enfuit profondément dans la toile, pour y devenir le lieu d'un scénario possible. Tout se joue dans cette anti-matière dont seule la confrontation réelle avec l'oeuvre, et non sa reproduction, peut rendre compte. Tout en fluidité, ces tableaux font ressurgir quelque chose d'oublié, ou de négligé, un grenier de notre inconscient, une angoisse habitable. Ils sont le mystère de la physique fait image, une anti-matière qui avale tout. Une part de leur secret tient sans doute au fait qu'ils sont peints sur bois : « Ce qui permet plusieurs couches à l'intérieur d'une histoire, derrière l'image lisse, car le bois a une capacité d'absorption, explique l'artiste. Ce que je cherche avec le noir, c'est cette profondeur des choses qu'on devine et ce rapport à l'immobilité, cette avancée dans le non-volume de la toile, dans sa mémoire inscrite ». Ainsi ses toiles sont-elles prises dans un entre-temps : un passé, et ce quelque chose qui pourrait advenir. Un suspens, qui paraît à la fois fragile et infini : tout pourrait venir briser ce calme, et pourtant il semble intangible. Parce qu'il s'inscrit dans un double mouvement : « une projection, et un recouvrement ».

Peu importe l'origine des motifs ici mis en scène : le filet d'une cascade, une surface aquatique, quelques arbres décharnés, et ce rocher qui ressemble tant à un crâne, et paraît signaler une île aux pirates ou une île des morts de Döblin. L'important est qu'il s'agisse de lieux habités, pris dans leur énigme, leur potentiel de vanité. L'un d'eux s'intitule La mare au diable, impossible d'y voir un hasard. Car dans chacun, on sent une présence invisible : ni maléfique ni malveillante, mais qui nous tient à l'œil et pourrait nous sauter au cou. Le diable n'est qu'un des mille êtres qui les habitent en leurs tréfonds. On ne s'étonnera pas que l'artiste se reconnaisse nourrie par l'oeuvre du romantique allemand Kaspar David Friedrich, mais aussi par l'idée du fleuve du Dead Man de Jim Jarmush : ces paysages ont quelque chose d'une mystique païenne.

Plus important que tout chez Anne-Laure Sacriste, « la présence du ressenti ; se sentir immergée dans un espace, un lieu où [elle a] navigué ». Quand l'un et l'autre se sont réciproquement englobés, alors l'oeuvre peut naître, inspirée par de lointaines photos de vacances ratées. Puis la même expérience s'offre au regardeur : la sensation d'être aspiré par un paysage et ses méandres. Car ces toiles parviennent à irradier alors qu'elles surgissent de

la nuit. La lumière n'y est plus qu'un espoir, ou une trace, et pourtant elle est intensément là. A condition de lui laisser le temps de venir s'instiller dans notre regard. On peut passer très vite devant ces images que l'artiste aime à installer en long panoramique: y voir une litanie de forêts de cauchemar, obsédée toujours par les mêmes motifs. Ou, si l'on accepte de se perdre un peu dans le temps, un travelling radical dans un pays inconnu et inquiétant où, pourtant, on croit se reconnaître. Fort de cinquante étapes, ce voyage a pris récemment fin. Et soudain les toiles ont balancé vers le blanc ; la neige s'est substituée aux eaux profondes. Mais c'est toujours la même manière de les habiter, et toujours cette capacité à superposer tous les temps dans une même surface. A susciter l'apparition.

Faire surface : c'est bien de cela qu'il s'agit. Comme hantés de souvenirs qui lentement sourdent par vagues, les dessins d'Anne-Laure Sacriste laissent faire surface : à des motifs de princesse, à un grouillement de fins branchages, à des insectes mystérieux qui les survolent, à des restes de contes de fée sous diadème, à des bribes de mauvais rêves. Ils nous surprennent au réveil. Jouant de la superposition de calques, ils assument leur évanescence pour mieux s'enfoncer dans la matière, et en nous. Leurs ronces évoquent un danger, leurs doux visages sont un appel, leurs bijoux un leurre. Quand ils sont carbonés ils semblent gravure. Parfois, ses dessins muraux paraissent même si diaphanes qu'ils en deviennent presque invisibles. D'autre fois, ils sont luminescents, et ne se révèlent que dans la nuit. Bien au-delà des problématiques de la « peinture-peinture », c'est toute l'histoire de l'œuvre d'Anne-Laure Sacriste : nous inciter à accepter avec elle de plonger dans une légère obscurité pour enfin avoir la révélation.

Emmanuelle Lequeux